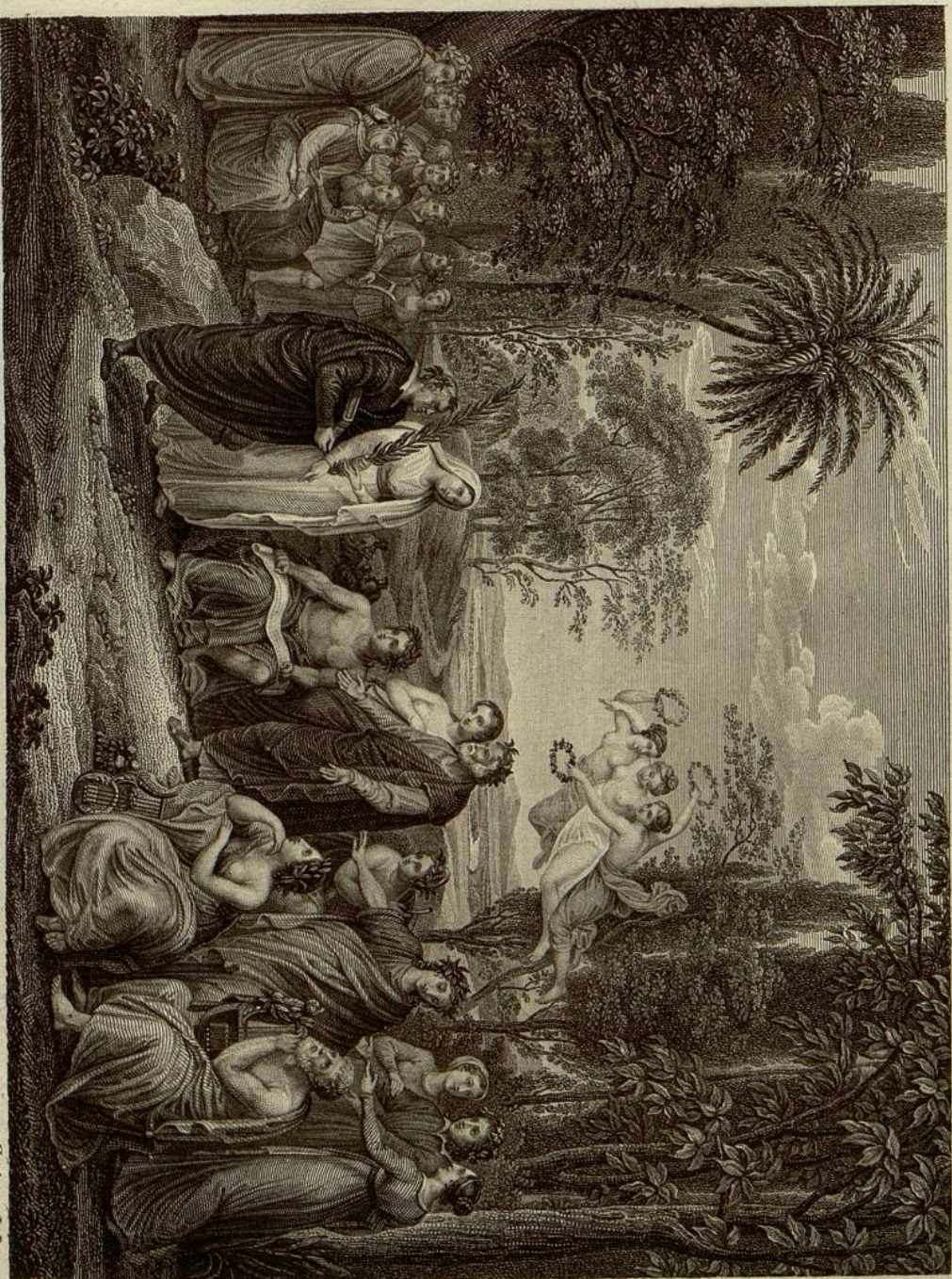


JOS. ABEL.
 Neue deutsche Schule.



Wien: von J. v. Berger.

Gedruckt von I. Beyer.



Joseph Abel.

Klopstock im Elysium.

Auf Leinwand. — Höhe: 6 Schuh 3 Zoll. — Breite: 8 Schuh.

Der ideenreiche Künstler schmückte sein Gemälde mit drey gleichsam abgesonderten, und doch in Verbindung und gegenseitiger Beziehung stehenden, Gruppen, in deren erster Deutschlands großer Dichter, der Sänger der Messiade, in die alten heiligen Farben, roth und blau, gekleidet, vorragt. Das Meisterwerk ruht in seiner Rechten; die Linke trägt einen Palmzweig. Tiefdenkend und kräftig erscheint sein Gesicht, ergraut ist das Haar, und das Haupt mit einem Kranz von Eichenlaub umwunden. Bedeutungsvoll steht neben ihm, in weiblicher Gestalt und weißer Kleidung, die Religion, welche ihn ins Elysium einführt; dieser gegenüber Homer, und an dessen Seite Elío, die Muse der Geschichte. Hinter dem Homer steht Orpheus hervor, und die drey Grazien überschweben die Hauptgruppe, und verbinden sie zu einer anziehenden Pyramidalform.

Indeß liefert schon diese Gruppe den Beweis, daß der Künstler, ungeachtet des ihm zugestandenen Ideenreichtums, in der Wahl seiner Ideen nicht streng historisch zu Werke ging, sondern, die älteren Dichter Italiens nachahmend, geschichtliche, mythologische und religiöse Figuren neben einander stellte, wie solche gerade seinem Zwecke förderlich schienen. Daher kann denn auch die nachfolgende Benennung der übrigen Figuren, als gänzlich unbezweifelt, nicht verbürgt werden, zumahl ihnen die bezeichnenden Attribute, und die entscheidende Ähnlichkeit mit jenen fehlt, welche aus dem Alterthum uns überliefert sind. Können wir doch mit Sicherheit nicht einmahl bestimmen, ob die hier sitzende Figur im hellvioleten Mantel, mit der Schriftrolle, Virgil sey, oder, wie Andere wollen, Ovid, oder gar Apollo!

Die zweyte, den Vordergrund mitbildende, Gruppe stellt zuvörderst Sappho und Pindar vor, beyde mit Bewunderung auf den neuen Ankömmling hinblickend. Sappho, in gelber Tunica und rosenfarbenem Mantel, stützt den Arm auf ein Felsstück, an welchem ihre goldene Lyra lehnt, und aus dessen Fuß Rosen aufsprossen. Vielleicht eine Anspielung auf die Gefühle der Dichterin, die in ihren Liedern ausströmten, und sie über das Irdische hinübertrugen. kräf-

tiger hält Pindar noch mit beyden Händen die vom Lorbeer umkränzte Leyer, den jungen neben ihm stehenden und sprechenden Mann, Horaz oder Ovid?, nicht beachtend, der, im feuerfarbenen Unterleide und hellblauen Mantel, mit der Rechten auf den Eintretenden zeigt. Theilnehmend hält diesem auch Milton die Hände entgegen. Sein Auge ist nicht mehr dem Lichte verschlossen, er sieht, wie Homer, Klar vor sich hin, von seinen beyden Töchtern umgeben, deren erstere in der Rechten jenes ruhmwürdige Gedicht, das verlorne Paradies, trägt.

Italienische Dichter füllen die dritte Gruppe im Hintergrunde aus. Dante, im langen braungelben Kleide, mit einer Rolle in der Hand, ist der Erste; neben ihm sitzt Petrarca, dessen Nacken Laura's Arm umschlingt; weiter zurück stehen Tasso und Eleonore, und noch weiter sechs andere Männer, die schwer zu erkennen sind; doch unterscheiden wir unter ihnen Metastasio. Die ganz im Hintergrunde sitzenden drey Männer, von denen einer die Hirtenflöte bläst, mögen wohl die bukolischen Dichter der Griechen: Theokrit, Moschus und Bion vorstellen, und so hätte der Künstler seinen Haupthelden mit Allem umgeben, was ihm ausgezeichnet und würdevoll dünkte.

Die Landschaft stellt einen heitern Nachmittag vor. Platanen, Cypressen und ein hoher Palmbaum bezeugen ein sanftes, herrliches Klima. Dieser Theil des Gemählde's wird für die Arbeit des, noch jetzt in Rom lebenden, deutschen Mahlers Reinhardt gehalten. Auf dem Werke selbst steht: Jos. Abel fecit 1807.

Abel, in Oberösterreich geboren, studirte in der k. k. Akademie der bildenden Künste zu Wien, und benutzte insbesondere noch den Unterricht des ehemahligen Galleriedirectors Heinrich Füger, dessen Manier er auch eine Zeit lang sich aneignete. Bey seinem späteren Aufenthalt in Italien suchte er sein Muster in der römischen Schule, und nahm einen sehr ernstern Styl an. Doch bewahrte er in seinen Gemälden, meistens Gegenstände aus dem Homer und andern Dichtern, zuweilen auch aus der Geschichte, immer etwas Eigenthümliches, und strebte hauptsächlich nach Bedeutung und Form, sollte dieß auch auf Kosten des Colorits geschehen. Nicht selten erscheinen seine Bilder kalt, doch findet man in einigen seiner Gemälde auch eine schöne magische Beleuchtung, die an Correggio, und in der Farbe einen Vorzug, der an Titian erinnert. In seinen letzten Lebensjahren malte er in Wien auch schöne Portraits. Sein Tod erfolgte im Jahre 1818.

JOSEPH ABEL.

KLOPSTOCK DANS L'ÉLYSÉE.

Sur toile. — Hauteur 6 pieds 3 pouces. — Largeur 8 pieds.

L'INGÉNIEUX artiste a composé son tableau de trois groupes principaux, qui, quoique séparés, sont parfaitement en rapport entre eux. Dans le premier se distingue le grand poète de l'Allemagne, le chantre de la *Messiede*, dont le Costume est peint avec les couleurs sacrées, le bleu et le rouge. Sa main droite porte son chef-d'oeuvre, de la gauche il tient une palme. Sa physionomie respire la force et la profondeur, ses cheveux sont gris et une couronne de feuilles de chêne couvre son front. Il est conduit dans l'Élysée par la Religion, dont l'attitude est pleine de sentiment; elle est représentée sous la figure d'une femme, son costume est blanc. Vis-à-vis est Homère et, à côté de lui, Clio, Muse de l'histoire. Plus loin, Orphée, tenant sa lyre, se penche en avant pour prendre part à l'action; les trois Grâces, soutenues dans les airs, couronnent le groupe et servent à lui donner une forme pyramidale.

Ce groupe donne déjà la preuve que l'artiste, malgré la richesse reconnue de ses idées, ne s'est pas tenu strictement à l'histoire, et imitant les anciens poètes d'Italie, il a su mettre à côté les unes des autres, des figures historiques, mythologiques et religieuses, comme il l'a cru convenable à son sujet. Delà vient qu'on ne peut donner une explication certaine des autres figures, auxquelles manquent les attributs et la ressemblance reconnue que l'on puise dans l'antiquité. Nous ne pouvons même pas décider, si la figure assise, couverte à demi d'un manteau violet clair, et qui tient un écrit déroulé sur ses genoux, est Virgile, ou, comme d'autres le prétendent, Ovide, ou peut-être Apollon.

Le second groupe, qui forme le premier plan, représente d'abord Sappho et Pindare, considérant avec admiration le nouvel arrivé. Sappho, dont la tunique est jaune et le manteau couleur de rose, appuie le bras sur un quartier de rocher, contre lequel est posée sa lyre d'or, qui, par enchantement, fait éclore des roses. C'est peut-être une allusion aux sentiments de cette célèbre poète, qui animaient si délicieusement ses

chants, et la transportaient au delà de la sphère terrestre. Pindare tient avec plus de force de ses deux mains sa lyre, couronnée de lauriers, sans répondre à cet homme, Horace ou Ovide, qui est debout près de lui, dont la tunique est couleur de feu, et le manteau bleu, et qui, de la main droite, montre le poète Klopstock. Milton, aussi avec empressement, va au-devant de lui les bras ouverts; ses yeux ne sont plus fermés à la lumière; la vue lui est rendue, comme à Homère; il est accompagné de ses deux filles, dont la première tient, sous le bras droit, son fameux poème, le Paradis perdu.

Les poètes italiens forment le troisième groupe dans le fond à gauche. Le Dante, en grand habit jaune brun, et un rouleau à la main est le premier; à côté de lui est assis Pétrarque, à qui Laure pose la main sur l'épaule; plus loin sont le Tasse et Éléonore et derrière se trouvent six autres hommes, qu'il est difficile de reconnaître. On distingue cependant au milieu d'eux Métastase. Les trois hommes assis dans le lointain, dont un joue de la flûte des bergers, pourraient bien indiquer les poètes grecs des bucoliques: Téocrite, Moschus, et Bion, et par là l'artiste aurait environné son héros de tous les auteurs lyriques qui ont de la renommée.

Le paysage représente un après-midi très-brillant. Les platanes, les cyprès et un grand palmier annoncent un heureux climat. Cette partie du tableau passe pour être l'ouvrage d'un peintre allemand, nommé Reinhardt, qui se trouve encore à Rome. Sur le tableau il est écrit: Jos. Abel fecit 1807.

Abel, né en Haute-Autriche, étudia à l'académie des beaux arts de Vienne, et, de plus, fut l'élève de Henri Füger, autrefois directeur de la Galerie, dont il suivit la manière pendant quelque tems. Pendant son séjour en Italie, il prit l'école romaine pour modèle, et commença à mettre de la sévérité dans son style. Il conserva cependant toujours quelque chose d'original dans toutes ses compositions, la plupart tirées d'Homère et d'autres poètes, quelquefois aussi de l'histoire; il s'appliqua toujours au sentiment et aux formes, même parfois au préjudice du coloris. Beaucoup de ses tableaux paraissent froids, cependant on trouve dans plusieurs de ses ouvrages un entendement de la lumière plein de magie, qui rappelle le Corrège et une supériorité de couleur qui tient au Titien. Dans les dernières années de sa vie, il peignit à Vienne de très-beaux portraits. Sa mort arriva en 1818.